

ECHOS PARISIENS.

On lit dans les *Petites Affiches* :
 " A vendre pour cause de maladie un foud d'articles de première nécessité."
 Poah ! ...

Toujours du même tonneau :
 " Une personne bien élevée, ayant longtemps entouré des vieillards, désire se placer comme dame de compagnie auprès d'une personne âgée.
 Ecrire franco, etc."
 Avec quoi diable peut-on entourer des vieillards ? ... Est-ce avec des capucines, de la élematite ou bien de la flanelle ? ...
 A moins que ce ne soit avec des murs d'enceinte ? ...

On lit dans le *Constitutionnel* :
 " Vers une heure, cette après-midi un déplorable accident est arrivé dans la maison No. 2, de la rue Vivienne ; un jeune enfant est tombé d'un quatrième étage dans la rue, et s'est brisé les membres. On a jugé prudent de le transporter à l'hospice de la Charité."
 — En effet, c'était plus sage que de le faire monter à cheval.

ECHOS AMERICAINS.

On lit dans un journal des Etats-Unis :
 " A quelques heures de Boston, pavillon Lafayette. Restaurant de premier ordre, tenu par Leblond, un maître dans l'art de bien faire vivre. Cuisine savante et vins délicieux. Service d'une convenance et d'une régularité parfaites."
 — Leblond, qu'entendez-vous par ces mots : une convenance parfaite ? Etait-il d'usage chez vous que les garçons fussent inconvenants ? Avaient-ils l'habitude de se mettre à table avec les consommateurs ou de prendre la taille. aux dames ?
 Peut être, par convenance entendez-vous l'absence de cheveux sur la soupe ; nous aimons cette idée.

ECHOS ITALIENS.

On nous écrit de Gaète :
 " La situation du roi de Naples est bien exposée, vu l'exposé de la situation."

ENIGME.

Mon tout, aussi bien que ma tête,
 A des dents, mais non pas ma queue ;
 Car je suis bête par ma tête,
 Et j'ai des bêtes dans ma queue ;
 Parfois on fuit devant ma tête,
 Parfois on fuit devant ma queue.
 Parfois, quand on poursuit ma tête,
 Elle la fourre dans ma queue ;
 Et parfois on mange ma tête,
 Mais sans jamais manger ma queue.
 Le villageois, homme de tête,
 Veut à propos avoir ma queue,
 Et tâche d'attraper ma tête :
 Lors il prend mon tout par la queue
 Pour se défaire de ma tête.

Le mot de l'énigme du précédent numéro est : *homart* (homme-art.)

VARIETES.

LA MENDIANTE A PARIS.

[Suite et fin.]

Une de nos amies, en 1848, ruinée par les suites de la révolution ; s'en allait tristement dans la rue Saint-Honoré, découragée d'une démarche inutile et cherchant le moyen de rétablir une position détruite. Elle avait pour toute fortune deux francs dans sa poche. Elle fut tirée de sa préoccupation par des sanglots à demi étouffés. Deux jeunes filles marchaient derrière elle, l'une disait à l'autre :

— Il ne faut pas t'abandonner toi-même, tout espoir n'est pas perdu, tu n'as pas pu avoir d'ouvrage aujourd'hui, tu en auras demain ; prends courage.

— Non, répondait l'affligée, tout est fini, je ne puis plus me soutenir, je n'ai pas mangé depuis deux jours, je suis lasse d'aller frapper à toutes les portes pour recevoir des refus, j'en finirai avant ce soir, je me jetterai à l'eau. Je ne puis pas vivre sans manger et personne ne viendra à mon secours ; il y a trop de pauvres.

La femme ruinée ne pensa plus à ses propres besoins, son âme fut déchirée par ces plaintes qui ne s'adressaient pas à elle et qui lui paraissaient si sincères ! Elle doubla le pas, tira la pièce de quarante sous de sa poche et la mit en passant dans la main de celle qui pleurait, en lui disant, sans la regarder, dans la crainte de blesser cette âme fière :

— Tenez, et ne désespérez pas de l'avenir et de Dieu.

Puis elle s'enfuit légère, joyeuse et dépourvue. Cinquante pas plus loin, un embarras de voitures la força à s'arrêter ; ses yeux se portèrent par hasard sur un cabaret, situé de l'autre côté de la rue ; elle vit à la porte ses deux ouvrières, niant à gorge déployée avec deux ou trois ivrognes, qui se la montraient du doigt et qui, certainement, se moquaient de son crédulité. Elle ne put s'empêcher de penser alors qu'il faisait très chaud, qu'elle demeurait très loin, qu'elle était très fatiguée, et qu'il ne lui restait pas de quoi prendre un omnibus.

Le hasard m'a mis à même, un jour, de découvrir un autre mystère de gueuserie d'une différente espèce et tout aussi singulier. Je cherchais un appartement ; une portière de ma connaissance allait m'en montrer un dans une grande et belle maison de la rue Tronchet ; le locataire avait emporté la clef, elle me proposa d'en voir un à un autre étage, qui, me dit-elle, était absolument semblable. Nous sonnâmes : une servante propre vint nous ouvrir, la portière expliqua ce que nous désirions ; elle semblait là aussi à son aise qu'elle.

— Entrez, entrez, dit la cuisinière ; madame ne reviendra que pour dîner.

Nous parcourûmes quatre ou cinq pièces, meublées, non pas avec luxe peut-être, mais avec une élégance de bon goût, révélant en même temps du savoir-faire et une économie bien entendue. Dans la salle à manger, un joli service de porcelaine, quelques pièces d'argenterie ornaient les étagères. Sur la table de la cuisine, une fine volaille, des pri-

meurs, de beaux fruits étaient préparés. Il était impossible de ne pas croire à l'aisance et à l'ordre de la propriétaire.

En sortant, ma conductrice me dit :
 — Vous ne vous doutez guère de ce que vous venez de voir. Connaissez-vous la pauvre qui stationne près de l'église ?

— Assurément. Je lui ai souvent donné ; elle a l'air très malheureux.

— Eh bien ! cet appartement est le sien : son état est excellent, elle gagne gros. Ma fille lui fait ses robes, elle se met bien. La matinée, elle a des guenilles pour exercer et du beau linge dessous. Le soir, elle s'habille et sort. Elle est très bonne et fait beaucoup de charités ; ses camarades l'aiment et la vénèrent ; sa bourse leur est toujours ouverte. Personne ne sait aussi bien attendre qu'elle ; on ne peut s'empêcher de pleurer quand elle raconte ses misères et celles de sa famille. Sa demoiselle est presque aussi habile qu'elle ; elle a déjà une bonne place et fera bien ses affaires aussi ; elle le mérite.

J'aurais voulu gager que ces estimables besacières donnaient au moins trente francs d'étrennes à la concierge, pour qu'elle en fit un si beau panegyrique.

Tout ceci est scrupuleusement vrai ; je puis l'assurer.

Nous avons encore à mentionner la chanteuse des rues : celle-là mendie avec des chansons, avec des romances lamentables ordinairement, et de façon à ce qu'on la paye pour la faire taire. Celles qui chantent le soir, cachées sous de grands chapeaux, sont presque toujours des pauvres honteuses ; elles n'osent pas s'adresser directement à la charité ; elles se cachent parce qu'elles ont connu de meilleurs jours et qu'elles craignent d'être devinées. Ces quémanteuses sont proprement vêtues, malgré leurs haillons ; leurs vieilles robes noires ne tiennent plus que par des reprises, mais on n'y voit point de taches ; il y a, dans leur démarche, dans leurs mouvements, quelque chose qui révèle une éducation qui survit à tout. Elles ramassent en tremblant l'obole que leur jette un passant attendant. Quand elles se croient suffisamment récompensées, elles se sauvent en rasant les murailles comme si elles avaient commis une mauvaise action ; elles ont vergogne de recevoir un bienfait si chèrement payé et expié par tant de larmes.

Toutes ces pauvresses sont spéciales à cette grande ville : non pas qu'on ne fasse pas la même chose ailleurs, mais on ne la fait pas de la même manière. Ainsi que je l'ai dit en commencement, Paris met son cachet sur tout ce qu'il renferme : il a l'exagération du bien comme celle du mal ; il a ses enthousiasmes et ses mépris ; il a ses orgies et ses colères ; il a surtout ses misères et ses douleurs, et celles-là ne ressemblent point aux douleurs des autres pays ; elles ont toujours un côté pittoresque et profond, souvent un côté ironique. Paris est le lieu du monde où l'on rit le plus de ce dont on devrait pleurer.

JACQUES REYNAUD.